

BULLETIN DU CHTV N° 17, DECEMBRE 1987 – JANVIER 1988

«Les sources d'images du journal télévisé »



Les sources d'images du journal télévisé

«Les sources d'images du journal télévisé»

*Compte rendu du débat organisé à l'Empire par le Comité lors de sa séance du 25 juin 1987 et animé par Pierre Sabbagh à partir d'extraits de la thèse "vidéo" de 3e cycle de sciences politiques : **Voir la vérité, le journalisme de télévision**, d'Hervé Brusini, journaliste et de Francis James, maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Cette thèse a donné naissance à un livre : **Voir la vérité, le journalisme de télévision**, Paris, PUF, 1982, 194 p.*

Gabriel de Broglie : La séance d'aujourd'hui est consacrée aux sources d'images du journal télévisé. Nous avons volontairement circonscrit notre débat au J.T. et non aux magazines d'information, aux images et non aux commentaires ou au dispositif. Pour lancer notre sujet, je pense qu'il n'y a pas meilleure introduction que de laisser Pierre Sabbagh nous parler de la naissance du journal télévisé.

Pierre Sabbagh : Je voudrais juste rappeler un souvenir. J'étais alors correspondant de guerre et un jour j'ai rencontré à une cérémonie au Panthéon un autre correspondant de guerre, à la différence que, lui faisait des images et moi du son. Il s'appelait Michel Wakhevitch. Nous sommes devenus amis. Nous nous sommes retrouvés derrière le maréchal de Lattre et à plusieurs occasions depuis. En 1946, je suis venu à la télévision. En 1948, j'ai été voir Wladimir Porché, alors directeur de la télévision et je lui ai dit :

- "Est-ce que je peux essayer de faire un journal télévisé ?"

Je dois avouer qu'il ne m'a pas pris au sérieux. À quelque temps de là, je tombe sur Michel Wakhevitch aux Champs-Élysées :

- "Ca ne va pas ?"

- "Non, on vient de me foutre à la porte !"

- "Attends, j'ai une idée, on va essayer de faire quelque chose ensemble."

Je retourne voir Wladimir Porché et je lui dis :

- "J'ai un cameraman, on va tenter de faire quelque chose lui et moi."

- Il m'a répondu :

- "D'accord, mais je n'ai pas d'argent."

Alors, on a tourné un, deux, trois sujets, et cela a continué jusqu'à ce début de l'année 1949 où Wladimir Porché m'a dit :

- "Maintenant, j'ai compris : faites-moi un journal télévisé".

Et le 29 juin 1949, le premier journal télévisé est né. Cela a duré cinq ans et puis je suis parti. Les journalistes sont venus à l'image, mais bientôt le verbe a pris le pas sur l'image.

Personnellement, je le regrette. Toujours est-il que le travail a été fait avec des gens que nous connaissons tous, il a été poursuivi et les images aujourd'hui se comptent par milliers.

Hervé Brusini : Pierre Sabbagh racontait les débuts difficiles du journal télévisé et je dois dire qu'en revoyant quelques extraits de notre thèse, j'ai la même impression. Nous avons dû nous aussi "ramer" pour fabriquer ce document. À l'époque, le patrimoine de la télévision n'intéressait guère de monde et arriver à

réunir quelques exemples significatifs des différentes manières de faire le journal n'a pas été facile non plus. D'ailleurs, nous n'avons jamais retrouvé certaines époques, comme celles des journaux de Pierre Desgraupes assis à une table entouré de plusieurs présentateurs.

Cette thèse "vidéo" était accompagnée d'une thèse écrite ; nous avons eu l'autorisation de la soutenir dans les locaux d'Antenne 2. C'est sans doute une première que ce jury de la Sorbonne obligé de se déplacer dans un bâtiment de la télévision, avec un public de professionnels venus assister à la soutenance. C'est grâce à certains de ces professionnels que nous avons pu mener à terme notre travail et je les en remercie encore. Certains seulement, c'est pourquoi une Association comme la vôtre est si importante, car combien de professionnels aujourd'hui ne connaissent pas leur propre histoire. Ceci est très grave parce qu'ils ont le sentiment présomptueux d'inventer la télévision chaque jour, sans être conscients qu'ils sont en réalité les héritiers d'un passé.

Francis James : Il persiste une peur entre le monde de l'enseignement et le monde de l'audiovisuel qui se traduit très concrètement par une méconnaissance de l'un par l'autre. Il y a encore tout un travail de rencontres, de liaisons, d'accès plus facile aux archives à faire.

Pour en revenir à notre thèse, il ne s'agissait pas pour nous de faire une histoire événementielle de l'évolution de l'information télévisée, mais de définir les contours d'une physionomie de l'information télévisée durant ses quinze premières années. Les créateurs du J.T. devaient avoir à l'esprit, peut-être à leur insu, une certaine philosophie de leur travail. C'est cette philosophie qui a brutalement changé parce que certains savoirs se sont considérablement transformés. Je pense notamment à l'économie qui dans les premiers journaux n'avait pratiquement pas droit de cité.

Je pense à la politique et notamment aux grandes soirées électorales. L'approche des problèmes politiques, le regard que l'on pose sur eux ont totalement évolué.

Nous voulions mettre en lumière les rouages qui étaient à la base de l'information télévisée. Un mot résume assez bien ce qu'était la volonté du journaliste de l'époque : l'enquête et l'enquête sur le terrain. C'est cela qui prime l'information télévisée des quinze premières années. C'est cela qui explique d'ailleurs que l'homme fort de l'information est le reporter. Avec son cameraman, il ne forme qu'une seule personne et cela se traduit à l'antenne par de l'image, rien que de l'image à tel point qu'il n'y a pas de présentateur. Le reporter est le vecteur même de l'information. Il n'apparaît pas de manière artificielle mais il est le garant de l'authenticité, de la vérité, de la réalité de ce qu'on est en train de filmer.

Un autre élément est caractéristique de l'époque : le montage. On monte les émissions avec un certain sens de la durée et de la vitesse. La conséquence ? Le téléspectateur regarde l'événement comme s'il y était, comme un témoin qui accompagne la caméra. La caméra fait découvrir la réalité qu'elle a pu saisir de telle manière que le spectateur soit complice du temps du film.

Après les choses ont changé. L'essentiel n'est plus le terrain — ceci est d'autant plus paradoxal que les moyens vidéo s'allègent et se simplifient — mais le studio et avec lui son corollaire : le présentateur. Le regard que l'on porte sur la réalité n'est plus du même ordre que celui de l'enquête avec ce que cela supposait d'émotion et de tragédie. C'est maintenant un examen relativement froid de l'événement, auquel on donne un contexte. On entre dans le domaine de l'abstraction, on essaye d'expliquer les grandes tendances, les mouvements qui ont fait qu'un événement a eu lieu.

Gabriel de Broglie : Merci de ce témoignage. J'aimerais interroger la salle. Y a-t-il des questions ou des réflexions sur ce que nous avons entendu ?

Nathalie Carre de Malberg : Je suis enseignante à l'Université de Nanterre et je souhaiterais que nous revenions un instant sur les sources de l'information que vous nous avez présentées. Etaient-ce des sources internationales ou françaises ? Y a-t-il évolution possible entre ces différentes sources ? Dans quelle proportion les images venaient-elles des télévisions étrangères ?

Francis James : Certaines des images provenaient de grandes agences d'images comme Visnews. Mais on peut dire que la majorité des documents sont originaires des EVN : images tournées dans la journée mais aussi images d'archives. On peut dire qu'aujourd'hui deux tiers d'un journal télévisé est composé d'images EVN.

Gabriel de Broglie : A ce sujet, je voudrais apporter un témoignage. Pendant plus d'une décennie, il n'y a pas eu d'hommes politiques qui régulièrement ne demandaient pourquoi trois équipes de reportage couvraient le même sujet. Cela a cessé un beau jour quand chacun s'est réparti les rôles avec la naissance de l'Eurovision et le développement des EVN. À ce propos, on s'aperçoit de la place que tient aujourd'hui l'Eurovision, cette coopérative européenne internationale d'images. Pas une télévision ne se crée qui ne souhaite être abonnée aux EVN.

Je me souviens d'une journée d'études que nous avons organisée lorsque j'étais à l'INA. Son thème ? Une étude comparative des journaux télévisés de différents pays avec à l'appui un mur d'images et une confrontation entre les professionnels. La conclusion la plus éclatante ne concernait ni le dispositif, ni les formules qui peuvent varier mais les sources d'images incroyablement identiques d'une télévision à l'autre. Il y avait eu des accidents pétroliers dans le Golfe persique, toutes les télévisions avaient diffusé la même image d'un pétrolier en travers du Golfe, et qui plus est était une image d'archives !

Jacques Dumont : La question des sources d'images est en effet capitale car elle traduit parfaitement l'évolution du journaliste vis-à-vis de l'événement et de la réalité.

Dans les années cinquante, il y avait en général 1/3 d'images d'agences auxquelles s'ajoutaient les documents tournés par l'équipe du journal.

Aujourd'hui, plus de 2/3 sont des images EVN. Parfois, la part d'un journal de 20 heures tournée par une équipe de la chaîne est presque nulle. Il peut même y avoir des journaux "entièrement réalisés en conserve". Ceci est un problème grave et je suis persuadé que le téléspectateur doit ressentir inconsciemment que la vie ne surgit pas sur le vif, comme un reportage.

Isabelle Veyrat-Masson : C'est inquiétant de constater qu'il y a de moins en moins de correspondants à l'étranger. Prenons le cas du Japon. Quand les chaînes françaises ont décidé de fermer leur bureau de Tokyo, les Japonais ont décidé de retirer une partie de leurs correspondants de Paris. C'est ainsi qu'on a de l'étranger les images que ces pays veulent bien donner d'eux-mêmes. Il n'y a plus la possibilité d'aller voir soi-même sur place.

Jacques Dumont : Je voudrais aborder le problème d'une manière un peu différente. Le journal télévisé de 1949 traitait de sujets pour lesquels il y avait des images. Aujourd'hui, le journal télévisé couvrant la totalité

de l'activité des pays, il n'y a pas toujours d'images pour l'illustrer, ou du moins d'images fraîches et pertinentes.

Je voudrais aussi apporter une précision à propos du centre d'intérêt qui se serait déplacé du terrain vers le studio. C'est vrai pour l'Europe et surtout pour la France, car aux Etats-Unis et notamment à CNN où il y a des informations 24 heures sur 24, le centre est le newsroom qui est lui-même une ouverture vers l'extérieur. Le journal est composé pour une grande part d'images fraîches provenant de correspondants. En outre, il y a des débats où une personne parle d'un studio à New-York à une autre qui est à Londres, le tout distribué par le newsroom d'Atlanta. Il ne faut donc pas avoir une vision trop hexagonale de l'information.

Francis James : Quand on parle du statut de l'image au sein du journal télévisé, il s'est modifié au cours des deux phases que nous avons dégagées dans notre thèse : tout d'abord, l'enquête ; ensuite, l'examen.

Dans la phase de l'enquête, l'image a pour elle sa force d'évocation et on ne parle qu'à partir d'elle. C'est elle qui a la primauté sur les mots.

Dans la seconde phase, l'image n'a d'importance que par rapport au commentaire. Cette fois-ci, c'est lui qui a la primauté et l'image ne se suffit plus à elle-même comme à l'époque de Roger Louis. Elle est forte, certes, mais au service du commentaire. Prenez l'exemple de l'image de cet enfant noir mourant de faim : elle est d'abord présentée dans toute sa brutalité ; 24 heures plus tard, elle est reprise dans le journal ; elle conserve la même valeur émotionnelle mais elle n'existe plus pour elle-même. Elle va permettre à un ensemble de commentaires de se développer, de l'investir, de la dépasser. C'est-à-dire qu'à l'image animée vont succéder des images en diapositive qui n'ont de force que pour l'illustration ou le support du commentaire.

Donc, il me semble qu'ouvrir le débat sur les images et les sources d'images, c'est d'emblée poser le problème du statut de l'image, de sa relation avec la parole, je dirais avec le son. Curieusement, les nouvelles images oblitérent le son naturel, et pour cause, puisqu'elles sont travaillées et retravaillées, qu'elles perdent de leur... "naturalité". Les nouvelles images rentrent dans un autre mode de l'information et ne peuvent être ressenties comme l'étaient celles de l'époque de Roger Louis. Il y a maintenant une quantité d'images - prétexte, de photomaton, qui ne sont là que pour permettre au commentaire de rebondir et de s'élaner dans les sphères abstraites de l'analyse.

Un véritable problème se pose aujourd'hui avec la création des télévisions locales. On sait déjà que ces télévisions auront très peu de moyens financiers pour tourner et fournir des "images fraîches". Dès lors, elles vont proposer des "images de seconde main" qui ne seront pas là comme un symbole mais comme support au commentaire qui — à l'échelon local — ne cessera donc de se développer. Plus que jamais, la post-production va prendre de l'essor jusqu'à devenir la seule phase importante.

Gabriel de Broglie ; Pour prolonger la réflexion, je dirais que c'est le statut même du journal télévisé qui a changé, ce qui explique peut-être cette place différente de l'image et des sources d'images. L'audience du journal télévisé a entraîné une modification du comportement à partir du moment où elle est devenue une audience de masse. Les statistiques font apparaître que dans l'information générale de nos contemporains, le journal télévisé représente une part croissante qui atteint même une proportion inquiétante. Si je me souviens bien, 40 % des informations reçues par nos concitoyens proviennent du journal télévisé, les 60 % autres étant partagés entre la radio et la presse écrite. À partir de ce moment-là, les sources d'images du journal télévisé changent totalement de nature dès lors qu'il s'agit de délivrer dans un minimum de temps le plus grand nombre d'informations.

Hervé Brusini : Un mot de conclusion sur la physionomie du journal télévisé. Dans la mesure où la vie ne surgit plus chargée d'émotions à travers l'image qu'on allait chercher sur le terrain, c'est le présentateur qui devient la sensibilité visible et qui s'exprime à l'égard de l'événement.

C'est lui, le pôle de vie, l'axe du journal à tel point qu'il est devenu le "médiateur". Avec le nouveau statut conféré à l'image, les fonctions ont changé et le présentateur est devenu le pôle central, un rôle qu'il n'avait pas auparavant.